

Lutine & Cie présente



Le cinéma, c'est comme la vie :
on ne peut pas toujours tout prévoir...



Ébouriffant !
Jérôme, 55 ans

Ce film est libre et fait réfléchir
Yaël, 13 ans

Finesse, humour et émotions
Estelle, 34 ans

**Faut avoir l'esprit tordu
pour emmancher un scénario pareil !**
Solette, 86 ans

Un film universel sur la vie et l'Amour
Yann, 41 ans

Pour (poly)amoureux du cinéma
Laurine, 26 ans

Lutine

un film de et avec Isabelle Broué



Mathieu Bisson Philippe Rebbot Agathe Dronne Laurent Lederer
Françoise Simpère Bruno Slagmulder Anne Benoît Caroline Broué Anne Kreis Olivier Augrand
Noël Véry Yann Kerninon Marianne Jamet Ophélie Koering et quelques autres...

Image Isabelle Razavet Son Laurent Benaïm Montage Sonia Bogdanovsky Montage-son Rym Debbarh-Mounir

Mixage Mélissa Petitjean Étalonnage Isabelle Laclau Finitions Sylvain Bérard Musique Loïc Prot

Post-production Studio Orlando Effets spéciaux autrechose touscoprod © Lutine & Cie



lutinefilm.com

Lutine & Cie

présente

Lutine

Un film écrit et réalisé par Isabelle Broué

97 mn - France - 2016 – DCP – 1,77 – 5.1

VFST + AD - visa n° 147725

AU CINÉMA LE 4 AVRIL 2018

Presse et Distribution

Lutine & Cie

presse@lutineetcie.com / cinemas@lutineetcie.com

Matériel presse téléchargeable sur www.lutineefilm.com

SYNOPSIS

Une réalisatrice décide de tourner, là maintenant, tout de suite, un documentaire sur le lutinage – aussi appelé polyamorie, polyamour, ou l’art des amours plurielles.

Jouant avec les émotions et les sentiments – surtout ceux des autres – brouillant les pistes entre réalité et fiction, elle prend des risques dont elle ne mesure pas toujours les conséquences...

Son couple y résistera-t-il ? Finira-t-elle son film ?



Entretien avec la réalisatrice Isabelle Broué

Reprenons la question que vous pose votre sœur, Caroline Broué, au micro (fantasmé) de France-Culture dans *Lutine* : « *Lutine* est votre second long-métrage, après *Tout le plaisir est pour moi*, sorti en 2004. Il s'appelle *Lutine* parce qu'il parle de "lutinage", mot créé par Françoise Simpère, l'autrice du *Guide des Amours plurielles*. On peut dire "polyamour", "polyamorie", "lutinage" ou encore "amours plurielles"... bref, on ne sait pas bien à quel mot se vouer. Au fond, de quoi s'agit-il ? »

D'amours plurielles, en effet. Ou plus précisément de la **possibilité de vivre en parallèle plusieurs histoires** amoureuses et/ou sexuelles, et que toutes les personnes concernées soient au courant, et d'accord.

Le mot le plus courant en francophonie est "polyamour", qui nous vient du néologisme américain "*polyamory*", créé à la fin des années 90 à partir d'un mot grec (*poly* : plusieurs) et d'un mot latin (*amor* : amour). À mon sens, si les Américains avaient souhaité parler de "poly-amour", ils auraient créé "poly-love". En effet, quand on entend "*polyamory*", on est obligé·e de se poser la question : "*de quoi s'agit-il ?*". En français en revanche, quand on entend "poly-amour", on imagine tout de suite savoir de quoi il s'agit : d'être "amoureux·e" de plusieurs personnes en même temps.

Or non : la polyamorie met avant tout l'accent sur le **consentement** et l'**éthique**. Il importe, d'une part, que toutes les personnes concernées soient au courant et d'accord ; d'autre part, de **faire attention à l'autre**, de prendre soin de la relation. Que l'on soit amoureux·e des personnes avec lesquelles on est en relation, est optionnel : on parle de relations intimes - amoureuses ou non, sexuelles ou non.

C'est pourquoi je préfère utiliser le mot "polyamorie", calqué sur l'anglais : il oblige les personnes à se demander : "*poly-quoi ?*" et à s'interroger sur ce qu'elles attendent, elles, de leurs relations.

Et "lutinage" ?

Le titre de mon film, *Lutine*, vient en effet du mot "lutinage" créé par Françoise Simpère, l'autrice des livres *Aimer plusieurs hommes* et *Le Guide des Amours plurielles*, à partir du vieux français "lutiner" (qui veut dire charmer, séduire, faire la cour), mais aussi en référence au monde parallèle des lutins et lutines, ce petit peuple facétieux qui peut parfois inquiéter car on le connaît mal. J'aime bien cette sonorité des mots lutins et lutines qui renvoie à "coquin, mutin, malin" d'un côté, et lutinage, qui peut faire penser à "butinage" ou bien sûr "libertinage".



Très bien, assumons donc dès le début ce qui peut en effet en "choquer" certaines dans ce concept d'amours libres : quelle différence entre la polyamorie et le libertinage ?

Traditionnellement, le libertinage met avant tout l'accent sur l'aspect sexuel des relations, à l'exclusion des sentiments amoureux, tandis que la polyamorie insiste sur les relations elles-mêmes - qui peuvent être sexuelles ou non, amoureuse ou non.

En polyamorie, on part du principe que chacun·e est libre, intrinsèquement : de ses émotions, de ses sentiments, de ses relations. Des relations sentimentales, voire amoureuses, sont donc possibles en dehors d'une relation qui existerait déjà - si tant est que la référence soit en effet un "couple".

Comme vous vous le demandez vous-même dans votre film, est-ce que “polyamorie” n’est pas un mot nouveau inventé pour parler de quelque chose qui a toujours existé ? Quelle différence par exemple avec un “couple libre” ?

Plutôt que de mettre l’accent sur le couple - qui est aujourd’hui encore la “norme” dans notre société, comme un passage obligé, un critère de réussite de sa vie amoureuse - la polyamorie met avant tout l’accent sur l’individu, et sur ce que chacun·e souhaite pour soi-même dans sa vie et ses relations.

Une relation éthique et positive entre deux personnes est un espace de liberté, de dialogue, d’acceptation de l’autre tel·le qu’elle est - et non tel·le qu’on voudrait qu’elle soit -, de bienveillance, de communication non-violente, où chacune des personnes concernées s’engage à tenir compte des émotions, des sentiments, des besoins de l’autre, sans pour autant être dans le sacrifice de ses propres émotions, sentiments ou besoins.

Il s’agit alors pour chacun·e des partenaires de définir pour soi ce qu’elle attend de la relation, en dehors des normes ou des habitudes imposées par la société, la culture ou, plus généralement, “les autres”.



***Lutine* a été produit en financement participatif. Comme le dit votre sœur à son micro fictif, “le sujet aurait-il fermé la porte aux producteurs”, ou bien, comme le suggère un autre personnage de *Lutine*, est-ce vous qui aviez peur de contacter des producteurs ?**

Lutine a en effet été financé entièrement en financement participatif - et la souscription reste ouverte pour m’aider à le distribuer et à l’inscrire dans les festivals, souvent payants.

Lutine - et sa forme particulière - sont nées de la conjonction de trois éléments :

- le désir de réaliser un documentaire sur les amours plurielles, dans lequel j’imaginai déjà de me filmer pour créer du lien entre les différent·es intervenant·es, en jouant le rôle de la “candide” : leur poser les questions que pourrait se poser le spectateur ;
- tourner mon second long-métrage avant le dixième anniversaire du premier jour de tournage de mon premier long, tourné à l’été 2003 : c’est un défi que je m’étais fixé, et je fonctionne bien aux défis !
- et donc, tourner avec l’appareil photo à grand capteur dans lequel j’avais investi, et qui imposait des contraintes techniques particulières - rien de tel que les contraintes pour stimuler la créativité.



Je ne me suis donc même pas posé la question d'une production : je n'avais pas le temps ! J'ai eu l'idée du film le 29 décembre 2012 et je me suis fixé de commencer à le tourner avant mi-juillet 2013, l'annonçant publiquement pour m'aider et m'obliger à m'y tenir.

En six mois, j'ai donc :

- écrit le scénario
- suivi une formation sur les appareils photos à grand capteur
- créé le site internet du film
- monté une équipe
- lancé une souscription
- et de fait, commencé à tourner.

J'ai tourné d'abord quatre jours, à la fois des séquences de fiction et de documentaire, pour voir si j'étais crédible en "comédienne". Puis, avec un étudiant de la FEMIS que j'avais eu comme élève, on a tourné et monté une bande-annonce, qui m'a aidée à rassembler les 8000€ dont j'avais besoin dans un premier temps pour tourner le film. Et l'aventure de *Lutine* était lancée !

Vous avez tourné en combien de temps ?

Trente-six jours de tournage (avec parfois des "journées" de seulement deux heures, en fonction des disponibilités des un·es ou des autres, voire des décors), répartis sur plusieurs mois, la grande majorité à l'automne 2013.

On a monté en parallèle du tournage, pendant l'équivalent de six mois, répartis sur dix-huit. Sonia Bogdanovsky, qui a monté le film, faisait quasiment partie de ma famille : on montait dans la chambre de mon fils pendant qu'il était à l'école, elle partageait avec mes enfants leurs tartines de chocolat et leurs compotes pommes-châtaigne.

Vous présentez votre film comme une "comédie documentée" : c'est un genre qui n'existe pas !

En effet. C'est une comédie ET un documentaire. Une comédie dans laquelle est inclus un documentaire.

Sauf qu'il est souvent difficile de distinguer ce qui est "vrai" de ce qui est "fiction" : c'est l'idée même du film de "brouiller les pistes", comme le dit le personnage joué par Philippe Rebbot



Dans l'une des nombreuses mises en abyme avec lesquelles vous jouez dans *Lutine*, vous en parlez comme d'un OFNI : un Objet Filmique Non Identifié. C'est un concept que vous assumez dans la vraie vie ?

(Rires) Qu'est-ce que "la vraie vie" ? Cette interview est-elle réelle ou bien créée de toutes pièces ?

Oui, j'assume pleinement ce côté OFNI de *Lutine*, par ailleurs totalement cohérent avec la manière dont les lutins et les lutines inventent une nouvelle façon de vivre leurs relations intimes, à la marge de ce qui "se fait" ou "ne se fait pas" habituellement dans notre société.

Quel·le producteur·trice m'aurait suivie sur un tel projet : ce mélange fiction et documentaire, où il est parfois difficile de faire la part des choses entre la fiction et la réalité, et dans lequel le rôle principal est tenu par une inconnue de 45 ans qui n'avait auparavant jamais joué de sa vie ?

Précisément : vous jouez le rôle principal de la réalisatrice qui n'a pas tourné depuis dix ans et "ne gagne même pas sa vie", comme le lui fait remarquer son fils au début du film. Un auto-portrait ?

"Auto-portrait", c'est le point de vue de Sonia Bogdanovsky, qui a monté le film. Je préfère, moi, parler d'auto-fiction : en effet, on ne peut jamais savoir ce qui est vrai, et ce qui est fabriqué de toutes pièces.

Qui joue, qui ne joue pas ?

Sur le tournage, on ne compte plus le nombre de fous-rires qu'on a eus avec les claps : il y avait les "vrais" claps et les "faux" claps, et comme souvent tous portaient le "vrai" numéro de séquence, on s'y perdait constamment !

Le spectateur s'y perd lui aussi s'il essaie de s'y repérer entre le "vrai" et le "faux" : c'est volontaire ?

Volontaire, pas réellement, mais assumé, oui. En réalité, le film reflète l'état de ma propre perplexité au moment où j'écrivais le scénario et où je me faisais moi-même cette réflexion : si on essaie de suivre le fil de la fiction, de distinguer ce qui est "la vraie vie" de la "fiction dans le film" que tourne Isa, le personnage que je joue, on s'y perd. Mais si on marche à l'émotion, alors on suit très bien.

Un ami m'a dit que pour lui, *Lutine* était un film "hypnotique" - et comme il est lui-même hypnothérapeute, c'est pour moi l'un des plus beaux compliments que l'on m'ait faits : c'est un film qui oblige nos neurones à lâcher prise !



Comment avez-vous travaillé avec les comédiens ? Le fait que vous jouiez vous-même dans le film a-t-il changé votre façon de travailler ?

Comme je l'ai fait sur chacun de mes films, et dans la mesure du possible, j'ai répété avec chacun-e avant le tournage ; c'était important que les dialogues leur correspondent parfaitement, et j'ai parfois réajusté certaines séquences en fonction de leurs remarques ; et ça m'a permis également d'avoir en retour leur regard de "pro" sur mon propre jeu.



Pour mon jeu, je me suis beaucoup reposée sur les techniciens : le plus souvent Isabelle Razavet, à l'image ; les ingénieurs du son, et notamment Laurent Benaïm, avec qui j'avais tourné mes trois films précédents, et qui était là pour les séquences les plus difficiles à jouer pour moi ; et mon "bras droit", véritable continuité du film : Solène Belleux, qui a assuré le rôle de scripte sur quasiment l'ensemble du film.

Au générique, on voit en effet de nombreux·es technicien·nes ?

Oui, car comme tou·tes étaient en participation, ielles ne venaient que quand ielles étaient disponibles. Parfois j'ai pu m'organiser en fonction d'elles, notamment par rapport à Isabelle Razavet pour avoir une cohérence à l'image dans tout ce que je tournais chez moi, mais d'autres fois, ce sont d'autres paramètres qui ont eu priorité, comme les disponibilités de certain·es comédien·nes, ou lorsque nous avons tourné les séquences dans le café poly : il fallait se caler sur les vraies dates des événements, quand les gens qui acceptaient d'être filmés en "figurant·es" étaient là.

Vous avez donc vraiment tourné dans un "vrai" café poly ?

Oui. Ce ne serait plus possible aujourd'hui, car nous sommes passé·es d'une trentaine de "régulier·es" au moment du tournage, à une centaine de personnes chaque mois.

Ces séquences sont donc de véritables séquences documentaires ?

Tout dépend ce que vous appelez une "véritable" séquence documentaire ! (*Rires*)

Au moment où on a tourné ces séquences, deux des réponses qui revenaient souvent dans les cafés poly étaient : "*ça dépend*" et "*c'est compliqué*". Je pourrais vous dire la même chose ici.

La plupart (mais la plupart seulement !) des intervenant·es sont en effet des "vraies personnes de la vraie vie", mais elles avaient malgré tout un texte ou une idée à respecter - sur lesquels on s'était mises d'accord auparavant.

Le film mêle constamment et joyeusement la réalité et la fiction, tant et si bien que moi-même, parfois, je m'y perds. L'important est que cela marche à l'émotion...

Vous brouillez vraiment les pistes ?

Oui ! Ça fait partie du plaisir du jeu.

Par exemple, Caroline, ma sœur, présentait réellement "La Grande Table" sur France Culture au moment où on a tourné. Comme je savais que jamais elle ne m'interviewerait pour la sortie du film, je nous ai écrit une séquence sur mesure. Sur le tournage, elle a cependant réécrit ses questions à sa sauce "radio". Et Françoise Simpère lui a vraiment répondu en mode documentaire.

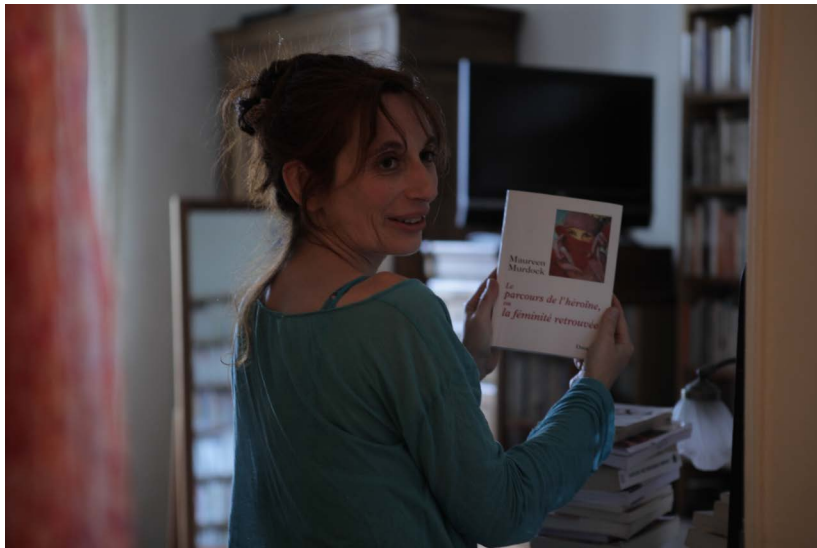


L'autre séquence devant France Culture, où elle me dit qu'elle n'a pas eu le temps de lire le scénario, était en revanche écrite à la virgule près (même si le jour du tournage, elle m'a avoué qu'elle ne l'avait vraiment pas lu : la réalité rattrapait la fiction !). Et si ses répliques m'ont vraiment été dites par une personne de ma famille dans la "vraie vie", elles ne venaient pas d'elle, qui a joué le jeu de la fiction.

“Qu’est-ce qui est fiction, qu’est-ce qui est réalité ?” C’est véritablement l’un des enjeux de ce film...

Oui. En réalité (je n’en avais pas conscience en l’écrivant), *Lutine* parle autant -si ce n’est plus - de création que d’amours plurielles.

Ce n’est d’ailleurs certainement pas un hasard si le premier festival de cinéma français auquel il a été sélectionné est le festival “Indépendance(s) et Création”.



J’ai écrit *Lutine* tout en découvrant en parallèle le livre de Maureen Murdoch : *Le Parcours de l’héroïne, ou la féminité retrouvée*, qui été pour moi une révélation et ne cesse de m’inspirer depuis. La structure du scénario reflète directement ce “voyage de l’héroïne” (pour reprendre Joseph Campbell) et notamment avec cette allusion au “fond de la caverne” et l’histoire de la “Grande Déesse”.

Vous parlez du scénario, mais la forme du film est aussi très travaillée ?

Oui. Au moment où j’écrivais le scénario, je donnais des cours de “langage cinématographique” à des étudiant-es dans des écoles de cinéma (dont la FEMIS, dont je suis diplômée, et l’École de la Cité où j’ai d’ailleurs tourné une séquence finalement coupée au montage).

J’aimais particulièrement les inciter à réfléchir sur : qui raconte, qui est le narrateur – ou la narratrice ! - de cette scène, de quel point de vue se place-t-on ? Je les faisais travailler sur ce qu’est une “caméra subjective”, sur pourquoi on utilise si rarement les “regards caméra” au cinéma, et comment ils sont ressentis par le spectateur.

Je leur montrais des films, et notamment de Woody Allen. Je dois avouer que sa liberté de ton et de narration a grandement contribué à me décomplexer : après tout, c’est moi (ou mon personnage ?) qui racontais ce film, et si j’avais envie de jouer avec les codes de la narration, c’était ma liberté ! Et comme je savais dès le départ que je n’aurais de comptes à rendre à personne d’autre qu’au spectateur, je me sentais réellement libre.





Cependant, en effet, la forme du film est ultra-rigoureuse, et le film pourrait être étudié en cours de cinéma : ce qui est “*making of*” est filmé en plans-séquences (l’un d’eux avec Philippe Rebbot fait plus de 6 minutes, passant de la lumière du jour à de la lumière artificielle, d’intérieur à extérieur : une véritable performance d’Isabelle Razavet, seule, vraiment seule, à l’image), tandis que quand les séquences ont un statut de “fiction”, elles sont découpées. Et parfois, bien sûr, ce n’est plus si “évident” - sinon ce ne serait pas drôle.

Je dois dire que j’ai pris un grand plaisir à écrire ce film, à le tourner, à le monter... et maintenant à le montrer, et à entendre les salles parfois s’étouffer de rire - d’ailleurs, et c’est surprenant, pas toujours aux mêmes endroits selon qu’il s’agit d’un public francophone ou étranger. J’ai hâte que le film sorte en salles et d’aller à la rencontre du public !

Gros travail de montage ?

Oui, toujours dans le plaisir. Quel luxe de pouvoir ainsi s’arrêter un temps, voire quelques semaines, le temps de laisser reposer, de gagner en recul, puis de retrouver le film avec excitation, plutôt que de s’épuiser et de finir ne plus rien voir, comme cela m’était arrivé avec mon premier long.

Et la suite de la post-production ?

Que des femmes : Sonia Bogdanovsky au montage, Rym Debbah-Mounir au montage-son, Mélissa Petitjean au mixage, qui ont toutes fait la FEMIS, ce qui nous donnait incontestablement un langage commun. Qu’est-ce qu’on a ri ! Puis à l’étalonnage, encore une femme : Isabelle Laclau. Le tout, en étant accueillies comme des princesses au Studio Orlando, qui avait des disponibilités parce que c’était l’été. Que du bonheur.

En parallèle, c’est la société Autre Chose, sous la direction de Mathias Weber, qui a fabriqué les effets spéciaux (comme par exemple, les séquences du film montrées dans l’ordinateur, qui ne sont pas toujours celles qui avaient été tournées).



Vous tenez à ce que le film soit accessible au plus grand nombre ?

Oui. Cela fait partie de ma démarche inclusive et activiste engagée. Le film sera projeté systématiquement avec des sous-titres dits « SME » : pour personnes sourdes et malentendantes.

Quant à l'audio-description pour les personnes aveugles et mal-voyantes, que nous avons enregistrée à l'association Valentin Haüy, j'espère la mettre sur la plateforme de l'application allemande Greta, qui permettrait à chacun·e de l'activer dans n'importe quelle salle à partir de son smart-phone.



Comment le film a-t-il été accueilli par la communauté poly ?

Avec enthousiasme. La communauté poly internationale s'en est réellement emparé, et l'a déjà traduit dans de nombreuses langues (en plus de l'anglais, les sous-titres existent en italien, espagnol, catalan, allemand et même chinois) et il a été projeté – entre autres – à Lisbonne, Barcelone, Rome, Bern, Hambourg, Berlin, Berkeley, New-York, Montréal, Melbourne et même à Bangalore, en Inde.

Il a également gagné deux grands prix au Vancouver International Women in Film Festival : le *Best Feature Award* et le *Best Screenplay Award*. J'étais aux anges.

Comment voyez-vous la suite de l'aventure ?

Je suis excitée comme une puce ! *Lutine* sort en sortie nationale le 4 avril 2018. À Paris, il sera aux 3 Luxembourg les 4 et le 6 avril, puis à partir du 13, il s'installera à l'Accattone pour une projection hebdomadaire suivie d'une discussion avec la salle chaque vendredi soir, et ce, tant que le public sera au rendez-vous : je l'espère pour plusieurs mois.

Avec ce film, je crois au bouche-à-oreille : le livre d'or et les retours emballés et émus des premier·es spectateurs et spectatrices me portent au quotidien, et à chaque projection, je vois des personnes revenir, parfois pour la 3^{ème} ou 4^{ème} fois, en y amenant des ami·es. Je crois à une autre manière de sortir les films, dans le contact et l'échange avec le public, et sur la durée.

Je conçois presque la sortie de *Lutine* comme un spectacle vivant : chaque projection sera suivie d'une discussion sur la polyamorie, et le public viendra autant, je l'espère, pour découvrir le film (et le plaisir de rire ensemble) que pour partager une expérience de vie.

Je suis évidemment également à la disposition des exploitant·es pour aller présenter *Lutine* et rencontrer le public en régions. Cinq ans après avoir eu l'idée de *Lutine* un soir de fièvre... ce n'est que le début de l'aventure !



Isabelle Broué

BIO

Diplômée de la FEMIS en 1994, Isabelle Broué a notamment réalisé quatre courts et moyens-métrages dont *A CORPS PERDU*, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes en 2000, un documentaire de 52 mn, *HENRI CARTAN, UNE VIE DE MATHÉMATICIEN* (1995), un téléfilm pour Arte dans la collection « Petites caméras », *PARIS-DEAUVILLE* (2000) et un long-métrage sorti en salles en 2004 : *TOUT LE PLAISIR EST POUR MOI*, avec Marie Gillain, qui avait rassemblé un peu plus de 200 000 spectateurs. *LUTINE* est son second long-métrage.

En moins de mots

Diplômée de la FEMIS en 1994, Isabelle Broué a réalisé des courts et moyens-métrages dont *A CORPS PERDU*, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs, un documentaire de 52 mn, un téléfilm pour Arte et un premier long : *TOUT LE PLAISIR EST POUR MOI*. *LUTINE* est son second long-métrage.

FILMO

2016	<i>LUTINE</i>
2004	<i>TOUT LE PLAISIR EST POUR MOI</i>
2001	<i>PARIS-DEAUVILLE</i> (Arte, film TV)
2000	<i>À CORPS PERDU</i> (Moyen-métrage)
1998	<i>LES JOURS BLEUS</i> (Moyen-métrage)
1995	<i>HENRI CARTAN, UNE VIE DE MATHÉMATICIEN</i> (Documentaire, CNRS)
1994	<i>PRESSE-CITRON</i> (Court)
1993	<i>CHOCOLAT AMER</i> (Court)
1992	<i>MÈRE ET FILLE</i> (Court, Documentaire)
1991	<i>PENSONS, IL EN RESTERA TOUJOURS QUELQUE CHOSE</i> (Court, Docu)



Entretien avec Mathieu Bisson

Est ce que les conditions de tournage avec une toute petite équipe ont changé votre approche de votre travail de comédien ?

Je retiens surtout la possibilité de pouvoir faire beaucoup de prises. Ça donne du confort. Quand on a fait beaucoup de télévision, c'est très appréciable. Quant à la toute petite équipe, cela donne l'impression d'être au plus près du processus de fabrication. D'être un peu tous, des artisans. Du coup, on est plus concentré sur la scène avec toutes ses dimensions, que sur soi. Ça enlève de la pression. Je me souviens aussi que le tournage s'est étalé sur plusieurs mois. C'était bizarre de revenir sur le plateau un mois après. Je me demandais parfois si j'allais encore être crédible.

Votre partenaire de jeu était aussi la réalisatrice du film : comment avez-vous travaillé ensemble ?

Ce n'est pas nécessairement facile de jouer avec celle qui a un œil sur la scène. Au début, on se demande toujours si on joue avec la réalisatrice ou l'actrice, surtout quand Isabelle était en contre-champ. Et puis on s'y fait, et du coup on co-construit la scène au fil des prises. Il m'arrivait même parfois de donner des conseils à Isabelle sur le jeu. Et l'œil expert et bienveillant de la chef op Isabelle Razavet nous aidait beaucoup.

Aviez-vous entendu parler de la polyamorie avant de lire le scénario de LUTINE ?

Non. J'ai vraiment découvert le concept à l'occasion du tournage et j'ai trouvé qu'il soulevait des questions vertigineuses. Je trouve les moments avec Françoise Simpère passionnants. « *Est-ce qu'on demanderait à un ami de combler tous nos besoins ?* », demande-t-elle dans le film. Non. Alors pourquoi le fait-on avec son conjoint ? Je me souviens particulièrement de cette question dans le film.

LUTINE est aussi un film sur le cinéma et la création. Philippe Rebbot et vous-même incarnez en définitive le même personnage : vous, dans la « vraie vie », lui dans ce qui est censé être « le film que réalise Isa ». Était-ce compliqué à la lecture ?

J'ai adoré le ton du film dès la première lecture mais... - je peux l'avouer maintenant - je n'ai rien compris ! Je serais encore incapable de restituer l'intrigue. Mais on s'en fout, non ?

Est-ce que cela a été troublant quand vous avez vu le film terminé de voir vos « vraies scènes » rejouées par un autre comédien ?

Non, pas du tout. Ce sont des scènes très drôles, très réussies.

Un mot qui vous vient quand vous pensez à Isabelle Broué?

Je suis très admiratif du courage et de l'énergie qu'elle a mis dans ce projet.

BIO

Mathieu Bisson retient quelques grands moments dans son parcours : *TROIS JOURS DE PLUIE* au théâtre de l'Atelier en 2004, mis en scène par Jean-Marie Besset, son premier grand rôle au théâtre ; *MITTERRAND À VICHY*, de Serge Moati en 2008, son premier grand rôle à la télévision où il incarne François Mitterrand jeune ; *LES VIVANTS ET LES MORTS*, de Gérard Mordillat en 2009 où il eut l'impression de faire œuvre utile au service d'une série engagée ; *HITCH* au théâtre du Lucernaire en 2011, où il incarne un autre François, François Truffaut jeune ; *LUTINE*, bien sûr, en 2013-2014 ; 2016 où il tourna une nouvelle série pour TF1 dans laquelle il joua le rôle principal, *PROF. T*, réalisée par Nicolas Cuche et diffusée en février 2018.

FILMO / THÉÂTRE

2017	<i>LES ANIMAUX FANTASTIQUES 2</i>
2016	<i>PROF. T</i> (TV)
2015	<i>LA FEMME ET LE TGV</i> (court, nommé aux Oscars 2017)
2013	<i>LUTINE</i>
2013-14	<i>L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANT</i> (théâtre)
2011-13	<i>HITCH</i> (théâtre) - Prix d'interprétation au festival d'Anjou
2009	<i>LES VIVANTS ET LES MORTS</i> (TV)
2007	<i>MITTERRAND A VICHY</i> (TV)
2004	<i>CLARA SHELLER</i> (TV)
2005	<i>L'AUTRE</i> (théâtre)
2004	<i>TROIS JOURS DE PLUIE</i> (théâtre)

Philippe Rebbot : échange après une projection

SPECTATRICE

Qu'est-ce qui vous a fait vous embarquer dans cette aventure ? Parce que, par rapport au monde du cinéma d'aujourd'hui, ce film a aussi une particularité : c'est qu'il est complètement auto-produit ?

PHILIPPE

Oui, ça peut faire partie des envies... J'ai rencontré Isabelle et j'ai dit « *ok, moi, j'y vais !* ». Ça m'intéresse toujours de partir sur des trucs comme ça, même si je ne comprends rien au sujet ! (*Rires*) Ça m'intéresse d'aider quelqu'un à faire un film. Après, on s'est éclatés ! Y a un moment où je ne savais plus du tout où j'étais ! Je traversais Paris et je me demandais « *Qui je suis ? Qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'on va tourner aujourd'hui ?* »

SPECTATEUR

[La scène avec Agathe Dronne] est irresistible !

PHILIPPE

Ben ouais ! Là, pour le coup, c'est entre du réel et du joué ! C'était une expérience super, quoi ! La scène reflète des vraies questions qu'on s'est posées. Parce qu'en plus, on n'a pas tourné dans la continuité : pour nous, ça s'est étalé sur presque un mois, un mois et demi de tournage, avec des vraies ruptures. Du coup, je ne savais plus du tout où j'étais, qui j'étais, si j'étais Mathieu ou... (*Rires*)

SPECTATRICE

Tu comprends mieux maintenant que le film est fini ?

ISA

(Rit) Il ne l'a pas vu !

PHILIPPE

De toute façon, je ne comprendrais rien ! J'ai compris que je ne comprendrais jamais rien. Y compris à ces mises en abyme... Je ne comprends même rien au polyamour, ok ? Je continue à me poser la question : « *Attends, c'est quoi ?* » Mais je me souviens que j'ai roulé des gamelles à plein de meufs sur ce film ! C'est quand même une belle période de ma vie !



FILMO SÉLECTIVE

2017	VENT DU NORD
2017	NORMANDIE NUE
2016	DES PLANS SUR LA COMÈTE
2014	L'EFFET AQUATIQUE
2014	21 NUITS AVEC PATTIE
2013	LUTINE
2013	WEEK-ENDS
2013	ON A FAILLI ÊTRE AMIES
2013	HIPPOCRATE
2012	LULU FEMME NUE
2011	MARIAGE À MENDOZA
2010	TOUS LES SOLEILS
2009	DONDE ESTA KIM BASINGER? (Court)
2008	UN CHAT, UN CHAT
2006	OÙ AVAIS-JE LA TÊTE ?
2000	TRENTE ANS
1999	À DÉCOUVERT (Court)
1998	L'ENNUI

Entretien avec Françoise Simpère

Vous dites au début de LUTINE que vous n'aviez pas très envie de faire ce film ? Est-ce vrai ? Pourquoi ?

La première raison est que depuis 2002, je n'ai cessé d'être interrogée sur les amours plurielles alors que je m'intéresse à bien d'autres sujets, d'où une certaine saturation... L'autre raison est que je craignais que le choix de la comédie pour LUTINE donne au public l'impression qu'il s'agit d'un jeu entre séduction et libertinage, une image des amours plurielles plutôt négative.

Et alors, maintenant que vous avez vu le film fini, qu'en dites-vous ?

En fait, je recommande à tout le monde de voir ce film au moins deux fois, car il a plusieurs grilles de lecture intéressantes. On y parle d'amours plurielles, bien sûr, mais également des affres de la création ressenties par le personnage principal - Isa, la réalisatrice, dont on sent que le personnage est fortement autobiographique - qui vit en parallèle les affres de la création de sa vie affective. Tout ceci dans un joyeux désordre qui fait que le ton de la comédie est au final parfaitement adapté : un ton dramatique aurait rendu l'histoire terriblement pesante !

Depuis maintenant cinquante ans qu'avec votre mari, vous vivez des amours plurielles, avez-vous senti évoluer la société vis-à-vis de ce mode de vie ?

Quand nous avons commencé, on parlait beaucoup du couple libre, ouvert, c'était la décennie de la libération sexuelle post-soixante-huitarde. En revanche, les réflexes machistes restaient très présents, l'idée que les femmes ne pouvaient pas avoir autant de désirs que les hommes, ou à l'inverse qu'elles devaient dire "oui" à tout sous prétexte de libération sexuelle. Quant à la liberté des sentiments... c'était très peu évoqué. On couchait facilement, mais il fallait éviter de s'attacher ! Aujourd'hui et de plus en plus, le polyamour est présenté comme un autre mode d'attachement, qui complète et non remplace les autres formes de liens affectifs.

Pensez-vous qu'il s'agit d'un "phénomène de mode", ou bien d'un changement en profondeur ?

Les deux coexistent. Les médias parlent beaucoup de polyamour et donc incitent indirectement les gens à l'essayer, sans même réfléchir aux conséquences de ce choix. Cependant, à force d'essayer, de se parler, d'échouer, de recommencer... de plus en plus de personnes, et notamment des jeunes, commencent à réaliser que la pluralité des relations crée un changement en profondeur dans la manière de se lier, d'aimer, d'envisager le futur. C'est un changement profond des mentalités.

Vous dites que les poly sont souvent des Bisounours et de manière générale, des gens que "vous aimez bien". Pourquoi ?

J'aime ce côté "Bisounours" qui rappelle tout simplement que le sexe, à l'origine, est un moyen privilégié de connaissance de l'autre, une envie de se faire mutuellement du bien... mais qu'il implique aussi de réfléchir aux risques de faire du mal à quelqu'un·e si on agit sans discernement, sans porter attention à l'autre. De ce fait, les poly sont très attentionnés, plus câlins que la moyenne, et surtout plus respectueux que bien des monogames. Lorsqu'ils/elles ont totalement assimilé l'idée que personne n'appartient à personne mais que non-appartenance ne signifie pas non-attention, l'attachement devient "gratuit". *Ce n'est pas parce que tu m'appartiens que je t'aime, c'est parce que je t'aime, tout simplement. Et corrélativement, ce n'est pas parce que je t'aime que tu m'appartiens ou que je t'appartiens.* Mais ça, il faut du temps pour y arriver !

LIVRES PRINCIPAUX :

- **AIMER PLUSIEURS HOMMES**, essai sur les amours plurielles (La Martinière 2002, Pocket 2004, Autres mondes 2010, édition participative 2015, Tabou 2018) ;
- **DES DÉSIRES ET DES HOMMES** (Blanche 2000, Pocket 2003) et **AUTRES DÉSIRES, AUTRES HOMMES** (Pocket 2007, ebooks Autres Mondes 2013), deux recueils de nouvelles érotiques qui traitent de sexualité joyeuse dans des milieux sociaux très divers ;
- **CE QUI TROUBLE LOLA** (Blanche 2004, Pocket 2006) roman d'une exploration féministe et érotique de « la planète masculine » ;
- **GUIDE DES AMOURS PLURIELLES** (inédit Pocket 2009, 2014)
- **JOUER AU MONDE** (J'ai lu grand format 2012), roman sur le désarroi de deux trentenaires que l'entrée dans le monde adulte n'enchantent pas ;
- **FASCINATION DU CHERCHEUR** (Kawa 2017), docu-fiction sur la vie d'un cancérologue et l'industrie des cancers.

Lettre de Françoise Simpère pour la sortie de LUTINE aux 3 Luxembourg le 4 avril 2018

BIO

Je suis née à Port-Gentil (Gabon) d'un père indo-vietnamien et d'une mère française. J'ai passé mon enfance entre l'Afrique (Gabon, Sénégal, Niger), l'Inde à Pondichéry où vivaient mes grands-parents paternels, et la France (Vichy, lieu de ma famille maternelle). Ces racines diverses ont certainement joué dans ma vision des relations affectives, tant elles diffèrent suivant les pays et les cultures. Disons que je n'ai pas été formatée dans un seul modèle...

Après un bac littéraire, des études de Droit, l'École Nationale des Services du Trésor et un bref passage dans l'administration, je me suis tournée vers le journalisme grâce à un papier intitulé « Pourquoi je veux quitter la fonction publique ».

Après cinq ans à ELLE durant la période bouillonnante de 1973 à 1978, je deviens free-lance, spécialisée dans les sujets « société », « sexualité » « santé » et « environnement », à une époque où personne ne parlait d'écologie, excepté les ex-soixante-huitards.

Je collabore d'ailleurs trois ans à « La Gueule ouverte », hebdomadaire écologiste animé par Gébé, Reiser, Fournier, Cabu et quelques autres de « la bande à Charlie-Hebdo ». Puis de 1988 à 2005, je dirige la rubrique « Santé/environnement » que j'ai créée pour le magazine Avantages (Groupe Marie-Claire).

Depuis 2005, je donne la priorité à mes livres, à mon blog *Jouer au monde* (<http://fsimpere.over-blog.com>) et à l'écriture de documentaires et fictions.

En 2007, j'ai été le sujet et personnage principal du documentaire *La Grande amoureuse*, réalisé par la Québécoise Martine Asselin à propos de ma vie de polyamoureuse.

Ma chère Isabelle,

Je regrette de n'avoir pas pu être avec toi pour cette première projection en salle de ton film, dont je me réjouis à plus d'un titre.

Cette projection et la programmation à venir récompensent en effet ta persévérance - et celle de toutes celles et ceux qui t'accompagnent depuis des années sur ce projet - pour qu'existe LUTINE, ce qui était loin d'être gagné au départ!

Je suis heureuse également que l'arrivée en salles permette à un public non polyamoureux, parfois totalement ignorant de ce mode de relations, de découvrir les amours plurielles dans une histoire qui ne les présente pas comme LA solution aux difficultés de la monogamie, mais insiste sur la complexité de ce choix.

Au départ, le choix de la comédie pour traiter ce sujet m'avait inquiétée, car je craignais que tu ne tombes dans la caricature, ou présentes le polyamour comme une variante décontractée de l'adultère, comme dans certains films sortis récemment.

Je pense aujourd'hui que tu as fait un choix judicieux. En effet, ton héroïne, sans que ce ne soit un seul instant "plombant", nous montre comment elle hésite, tâtonne, teste des situations en les faisant jouer par les personnages du film qu'elle tourne, et découvre en temps réel les questions que se posent tous les amoureux formatés depuis l'enfance à croire que fidélité signifie exclusivité sexuelle.

Ton scénario alambiqué et très habile mêle des interviews réelles, des scènes de film classique et des scènes décalées où se mêlent réel et fiction... On rit de bon cœur, mais on est aussi parfois terriblement agacé·e par les manipulations auxquelles se livre l'héroïne, reflet filmique des manipulations auxquelles se livrent certains poly pour faire entrer leur vision des amours plurielles dans un modèle fantasmé et loin finalement de la réalité.

Bref, LUTINE n'est pas un film militant sur le polyamour, mais un film sur les contradictions qui nous agitent en matière amoureuse : concilier attachement et liberté, satisfaire son ego et respecter celui des autres, conjuguer confiance en soi et humilité... Accessoirement, ou principalement, LUTINE est un film sur les affres de la création artistique indépendante, miroir des affres de chacun·e face au désir de créer sa vie sans se laisser enfermer dans les schémas dominants.

Je souhaite un beau succès public à LUTINE réalisé avec des bouts de ficelle et des difficultés techniques, mais surtout avec énormément de passion et d'amitiés.

Cerise sur le gâteau, il m'a permis de découvrir une autre facette de toi, celle de la comédienne, au ton si juste que j'en viens à me demander si tu es aussi stressée, voire exaspérée dans la vraie vie que l'est ton héroïne dans le film! La réponse appartient à tes proches, évidemment!

Je t'embrasse fort et adresse mes amitiés à tous et toutes ici présentes.

Françoise

Retranscription des dialogues des séquences documentaires

INTERVIEW FANTASMÉE SUR France CULTURE

CARO, à Isa : *Isabelle, votre film s'intitule LUTINE parce qu'il porte sur le « lutinage ». Mais en même temps, on peut dire « polyamour », on peut dire « polyamorie », alors on ne sait plus bien à quel mot se vouer : au fond, de quoi s'agit-il ?*

ISA : Principalement, c'est des amours plurielles. « Polyamorie », c'est un mot que moi j'aime bien, qui vient de l'américain, qui lui-même vient du grec et du latin, que je trouve plus clair, mais en France, on dit beaucoup « polyamour ». C'est joli parce qu'il y a le mot « amour », mais justement ce n'est pas très clair parce que il y a le mot « amour ». C'est aussi pour ça que j'ai choisi d'appeler mon film *LUTINE*, d'après le mot « lutinage », inventé par Françoise Simpère.



CARO, à Françoise : *Françoise Simpère, vous, ça fait quarante ans que vous vivez le polyamour dans votre couple, vous avez même écrit des livres. C'est un concept ? C'est un mode de vie ? C'est un modèle ?*

FRANÇOISE SIMPÈRE : Ça n'est pas un modèle destiné à se substituer à un autre. Tous les gens ne vont pas quitter la monogamie pour devenir polyamoureux.

La monogamie, c'est simple. On vous dit : « Dès que tu es en couple, c'est terminé

tu n'ouvres plus la porte, la porte est fermée. » Et comme toutes les lois qui interdisent, elle est restrictive.

Le polyamour, ou le lutinage, ça veut dire : on laisse la porte ouverte, mais on n'est pas forcé de la franchir tous les jours non plus



CARO, à Isa : *Le polyamour « ouvre le champ des possibles », dit Françoise Simpère. Isabelle, en même temps, quand on voit que votre film a été auto-produit, on peut se demander si le sujet ne ferme pas la porte de la production ?*

ISA : Non, pas spécialement. Je pense que le sujet se prêtait... enfin, le sujet et la manière dont j'avais envie de le traiter, se prêtaient à un tournage léger. J'ai écrit et tourné en même temps, ou les deux ensemble.

Il se trouve qu'en France, principalement, on est obligé d'écrire ses films si on veut tourner, et on passe plus de temps à « rêver » ses films qu'à les fabriquer. Or le cinéma, c'est un métier d'artisan : c'est pas en rêvant ses films qu'on apprend à les faire, c'est en les faisant.

FRANÇOISE SIMPÈRE

Je suis venue au polyamour, sans connaître le mot à l'époque, tout simplement parce que je me suis posé cette question, que j'ai souvent depuis posée à des psy dans des émissions : « *Pourquoi serait-il mieux d'aimer une seule personne plutôt que plusieurs ?* » Puisque dans la vie, on aime toujours plusieurs personnes : on a plusieurs amis, et si on allait voir un psy en lui disant : « *J'ai un ami, je ne veux surtout pas qu'il en ait d'autres* », il vous répondrait : « *Vous avez une pathologie de possessivité et d'angoisse.* »

Il n'y a que dans l'amour dit « amoureux », qu'on vous dit : « *Il y a une seule personne qui peut vous convenir.* » Et moi du coup, je me suis dit : aimer plusieurs personnes, c'est naturel. En sachant que l'amour dont je parle, c'est un amour qui est très vaste, c'est un éventail de relations : c'est pas seulement la passion. Pour moi, d'ailleurs, la passion, ce n'est même pas de l'amour : c'est une pathologie qui dure un petit peu, puis qui heureusement, se guérit et passe.

Et du coup, les amours s'additionnent : elles ne sont pas rivales.



Si mon mari a une amoureuse avec qui il fait des choses que moi, je n'ai pas envie de faire, je ne vois vraiment pas ce que ça m'enlèverait. D'ailleurs une femme qui voit son mari partir faire du sport avec ses copains, elle n'est pas jalouse en disant : « *Il m'enlève du temps.* » Mais s'il lui dit : « *Je vais jouer au tennis avec une amoureuse* »... aussitôt un petit quelque chose la chiffonne - et ce « petit quelque chose », finalement, c'est l'histoire du sexe.

MICHÈLE

J'ai trompé mon mari : je suis tombée éperdument amoureuse de quelqu'un d'autre un jour, et je l'ai trompé - l'adultère classique. Je l'ai bien vécu pendant un certain temps, et puis après, j'ai culpabilisé énormément, et j'ai arrêté la relation de ce fait.

À l'époque, je me disais que j'étais complètement dingue. Surtout, je pensais que quand on trompait son conjoint, c'est qu'on ne l'aimait plus. Et là, je me regardais et je me disais : « *Je l'aime toujours, je n'ai pas du tout envie de le quitter, je veux continuer à vivre avec lui...* »

Et le jour où j'ai entendu parler du polyamour, avec un livre de Françoise Simpère, ça a vraiment été : « *Ouah ! Mais en fait, il y a d'autres gens qui vivent comme ça, je ne suis pas folle* », et ça a vraiment été apaisant.

Quand des gens ne connaissent pas le concept et qu'on leur dit qu'on vit comme ça, parfois on nous répond : « *C'est pas vraiment de l'amour : on n'est pas jaloux, qu'en fait, on ne s'aime pas vraiment.* »

Et en fait, c'est tout le contraire : c'est **une magnifique preuve d'amour** justement, d'accepter de laisser tomber tout ce dans quoi on a toujours vécu, toutes ces idées de possession, de possessivité, d'appartenance. C'est justement parce qu'il y a énormément d'amour, de bienveillance, de respect, d'échanges... que ça marche.

LAURENT (disant le texte de PIERRE)

Pour moi, ce qui fait la spécificité du polyamour, c'est la notion de **consensus** entre les partenaires : le fait qu'on soit **d'accord sur le principe** de la non-exclusivité.

Et que ce ne soit ni un truc imposé l'un à l'autre, ni un truc caché l'un à l'autre, ni une mise devant le fait accompli. C'est le fait d'être d'accord, philosophiquement, et d'assumer les éventuels risques sur le fait que l'autre est libre d'aller voir ailleurs.

On en parle *avant*, **on se met d'accord avant**, sur le fait que oui, on peut être intéressé par d'autres personnes, et qu'on s'autorise mutuellement à avoir d'autres partenaires - sexuels, sentimentaux... ça, ça peut être affiné dans l'accord entre les partenaires - mais on est d'accord sur le principe d'une non-exclusivité, en se disant que ce n'est pas une négation de la relation, que ça ne la détruira pas, que ça ne se fait pas *contre* la relation.

À l'inverse, arriver un jour devant son partenaire, en disant : « *Chérie, je te trompe depuis trois mois, mais en fait, je viens de comprendre que c'est parce que je suis polyamoureux* », ce n'est pas du polyamour. On ne peut pas dire qu'on est polyamoureux si on fait ça. Je dis pas que c'est mal ou quoi, mais c'est de l'adultère, c'est ce qu'on veut, mais ce n'est pas du polyamour.

Ce qui fait vraiment l'essence du polyamour, pour moi, c'est le dialogue, mais surtout le **consentement**, l'accord entre les partenaires.



À PROPOS DE LA JALOUSIE

La jalousie, c'est intéressant, parce qu'on peut réussir à surmonter sa propre jalousie : **la jalousie, ça se travaille.**

La jalousie est en fait l'expression d'une peur qui nous est propre : ce que fait l'autre nous plonge dans une situation qui *ressemble* à une situation dont on a peur.

Et en général, ce sont des **peurs d'enfance** : la peur d'être abandonné, de pas être aimé, de pas être le meilleur. Ce sont des peurs de cet ordre-là, mais qu'en général, on ne reconnaît pas : quand elles surgissent, on ne les reconnaît pas. Elles surgissent sous la forme d'un nœud à l'estomac, sous la forme d'un truc où on se dit : « *Ah, je suis jaloux, c'est parce que l'autre est en train de faire un truc.* »

On ne se rend pas compte qu'au fond, ce qu'on ressent, c'est la peur d'un truc d'enfance, pas résolu.

Et quand on en prend conscience, d'abord on le relativise - on se rend compte que l'autre ne nous met pas en danger dans ce qu'il fait - moins que ce qu'on imagine - et d'autre part, on peut se dire : « *En fait, cette peur est irrationnelle.* »

META

Une femme qui a plusieurs amoureux - ou amoureuses - notamment en tant que mère, va beaucoup s'exposer au **regard méfiant de la société**. Donc moi, je me suis dit, plutôt que d'appliquer un « *Pour vivre heureux, vivons cachés* » - ce qui aurait signifié, vivre cachés de nos enfants aussi - l'idée était de faire en sorte, avant que ma fille ne soit en âge d'être confrontée au préjugé social, de **changer ce préjugé**.

Nous, on a choisi de vivre de façon à inclure les gens qui entrent dans la vie des uns et des autres. Ça nous paraît un meilleur moyen d'être heureux, d'être équilibrés, que de se mentir, de se cacher, de se faire du mal pour rien, de se quitter. Nous, c'est comme ça qu'on pense - chacun tâtonne... - qu'on peut contribuer à faire un enfant heureux.

LE POLYAMOUR COMME CONCEPT FÉMINISTE

Le polyamour est quelque chose que je présenterais complètement comme **féministe**, au sens où l'un des principes de base du polyamour est que chaque partenaire a les mêmes droits. Et qu'on ne prend pas de libertés qu'on n'autoriserait pas à l'autre.

Pour un homme, devenir polyamoureux, c'est justement renoncer à son privilège d'homme. Et donc moi, à titre intime et personnel, je trouve ça très émouvant un homme qui dit : « *Ben voilà, je t'aime, tu es une femme, je t'aime, et tu es aussi libre que moi.* »



QUELLE DIFFÉRENCE AVEC LE COUPLE LIBRE ?

ISA : Est-ce que ce qu'on appelle « polyamour » ou « lutinage » aujourd'hui, n'est pas juste un nouveau mot branché ou des médias, pour parler de ce qu'autrefois on appelait le couple libre ? C'est quoi la différence avec Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir ?

META : La différence, c'est que le polyamour ne repose pas sur le couple : le polyamour déconstruit d'abord l'idée même du couple.

ISA : Est-ce que on « est » polyamoureux : est-ce que c'est quelque chose qu'on a à l'intérieur de soi, ou est-ce qu'on peut devenir polyamoureux ?

THOMAS : Devenir, je ne sais pas. On peut en tout cas **se découvrir** polyamoureux à un point donné d'une trajectoire de vie.

J'ai rencontré une fille dont je suis tombé amoureux, on a passé une soirée ensemble, et elle m'a dit : « *On peut avoir une relation ensemble, on peut construire quelque chose, on peut sortir ensemble, mais il faut que tu saches une chose : c'est que tu n'auras jamais l'exclusivité sexuelle.* » C'est comme ça qu'elle posait les termes à ce moment-là.

Je ne savais pas bien concrètement ce que ça allait recouvrir et au moment où il a fallu passer de la théorie à la pratique, où j'ai été confronté en vrai au fait qu'elle était allée voir ailleurs, évidemment ça saisit aux tripes et ça fait quelque chose. C'est le moment où il faut se souvenir que : « *Ah oui, alors, donc c'est ça finalement que j'ai accepté.* »

ISA : C'est ça, c'est pas seulement une idée, c'est concrètement...

THOMAS : C'est deux choses différentes. Il y a le moment où tu acceptes l'idée, et le moment où tu dois **faire face aux émotions**. Et ça, ça a été un moment décisif parce que ça a été le moment où il a fallu que j'apprenne à vivre avec ces émotions-là.

AGATHE (disant le texte de SOPHIE, l'amoureuse de PIERRE)

Dans notre cas, ça a commencé comme un adultère. J'ai trompé mon mari avec Laurent, et je crois que c'est vraiment ça qui a été le plus dur à vivre pour mon mari, le mensonge.

Maintenant bien sûr, après cinq ans, ça fait longtemps que les douleurs se sont apaisées.

Aujourd'hui, j'ai d'autres relations sur lesquelles je ne mens pas, et ça se passe bien dans la mesure justement où je lui en parle, et où ça se fait en concertation.



En fait, on aurait gagné beaucoup de temps si il n'y avait pas eu ce mensonge. On aurait gagné beaucoup de temps et on se serait épargné beaucoup de souffrances s'il n'y avait pas eu ce mensonge au départ.

Donc si j'avais un conseil à donner, moi je dirais ça : parlez-en *avant*, parlez-en avant avec votre partenaire. Parce qu'au moins, si on en parle avant, l'autre a le choix d'accepter ou non. Enfin, au moins il a le choix de sa réaction, et puis ça permet d'en discuter, et de savoir ce que chacun attend de la relation.

C'est une question de **confiance** et de **respect**.

ISA : Est-ce que dans la polyamorie, il y a l'idée qu'on peut coucher à plusieurs ? En gros, quelle est la différence entre la polyamorie, et l'échangisme ou le libertinage ?

ANNE

Par essence, c'est antinomique – je vais m'expliquer – et en même temps, **l'un n'exclut pas l'autre**.

Dans l'échangisme, ou le libertinage dans ce sens-là, il y a en général une limite qui est qu'on a le droit d'échanger son corps, mais pas le reste. Donc le contrat typique de base, c'est du sexe sans sentiments.

C'est antinomique, pourquoi ? Parce que dans la polyamorie, par définition, on est sur la **liberté** de vivre ce qu'on a à vivre : on est sur l'idée que personne n'appartient à personne, et qu'on est libre d'éprouver des sentiments, d'échanger des choses, son corps, ses sentiments, ses émotions... avec un autre.

Et donc, des libertins pas polyamoureux, il y en a beaucoup ; des polyamoureux qui peuvent être libertins... c'est possible. L'un n'exclut pas l'autre.

Si on prend le livre *La Salope éthique*, c'est vraiment ça : il y a cette question de « l'éthique » : c'est-à-dire, je fais ce que je veux dans la mesure où je ne trahis pas, je ne trompe pas, **je ne blesse pas volontairement mes partenaires**.

Mais après, une fois qu'on a posé ça, oui, on peut coucher à plusieurs... - ou pas. Si tu as envie de coucher à plusieurs, fais-le ! Si tu n'as pas envie, ne le fais pas.

YANN KERNINON

« Une utopie. Alors voilà, c'est très simple... Il suffirait que... Il suffirait que tout le monde se donne la main et que tout le monde soit d'accord. Tout le monde serait libre de faire ce qu'il voudrait. Un sourire échangé et on se proposerait bien des choses... Qu'on accepte ou qu'on refuse, personne ne se vexerait. Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Au lieu des adultères compliqués, pathétiques, des divorces et des ruptures tragiques, on dirait simplement : « Mon chéri, ma chérie, mon amour, je pars en vacances huit jours avec Sylvie, Frédérique, Roland ou Caroline. » Les amours se superposeraient au lieu de s'annuler, de se détruire et de se contrarier. Plutôt que de se haïr, les amants et les amantes se rencontreraient autour d'une table et s'aideraient mutuellement, comme les couples, à deux, déjà s'entraident. On se serrerait les coudes, on se rendrait service. (...) Personne, au grand jamais, ne penserait à posséder l'autre. (...)

On donnerait à l'autre, tout le temps. Et on se réjouirait de lui donner. Et puisque tout le monde donnerait, on recevrait sans cesse : de l'amour, de l'affection, de la chaleur, du soutien et de l'aide. (...) On irait faire l'amour comme le soleil se lève. Tout naturellement. On partagerait l'amour comme on partage l'air que l'on respire, sans vouloir le voler à l'autre. (...) Les situations changeantes obligerait chacun à une présence réelle aux êtres et aux choses. (...) Chacun serait comblé, plein, entier. Il n'y aurait plus de manque. Ce serait le paradis sur terre...



C'est très simple. Il suffirait que... Il suffirait que tout le monde soit d'accord. Ce serait une histoire magnifique ! Il suffirait que tout le monde soit d'accord...

Mais justement, personne n'est jamais d'accord. En tout cas, jamais éternellement, ni sur tout, ni tout le temps. (...) Et être deux suffit pour ne pas être d'accord. »



Vers une libération amoureuse, 2012, Editions Buchet-Chastel, p. 86

FRANÇOISE SIMPÈRE

Ce qui est difficile, ce n'est pas d'accepter pour soi des relations, parce que dans le fond, tout le monde se dit : « *C'est super si on peut connaître plusieurs personnes.* » Non, ce qui est difficile, c'est effectivement la première fois qu'on s'aperçoit que la personne qu'on aime a des désirs ailleurs. De se remettre en question, de se dire : « *Ah bon, mais est-ce que j'existe ? Et pourquoi il a envie ?* » Et comme on a plein d'idées reçues... On vous dit par exemple : « *On ne peut pas aimer plusieurs personnes.* » Donc on commence à se dire : « *Alors, s'il aime cette personne, c'est qu'il m'aime plus.* » Ce qui est faux !

Je pense qu'aimer, c'est aussi **garder les yeux ouverts sur le monde**. Donc on ne va pas voir ailleurs parce que ça ne va pas : on va voir ailleurs parce qu'il y a autre chose à regarder, **autre chose à découvrir**. C'est une histoire de découverte.

Il faut se débarrasser de tous ces lieux communs qu'on nous a mis dans la tête, dans la littérature, dans l'éducation.

Et c'est une éducation très grande, le polyamour, parce que ça vous oblige à **remettre en cause des tas de préjugés** et à chercher vous-mêmes quelles sont vos certitudes.

Donc c'est un chemin solitaire, sur lequel on doit se dire : « *Je veux construire ma vie, je veux en être à la fois le créateur et le réalisateur, **trouver mes propres valeurs, connaître mes forces, mais connaître aussi mes faiblesses.*** » C'est-à-dire, savoir admettre que parfois, il y a des choses que je ne suis pas capable de vivre, et **le plus difficile : oser avouer à l'autre qu'on a des faiblesses.**

PATRICIA

Tu me parlais de la grande Déesse, mais si tu la cherches à l'extérieur, tu ne la trouveras pas. Parce qu'elle est à l'intérieur de toi, elle est vraiment en toi.

Moi, j'appelle ça « l'amour juste » : c'est un sentiment, c'est quelque chose qui est dans les profondeurs...

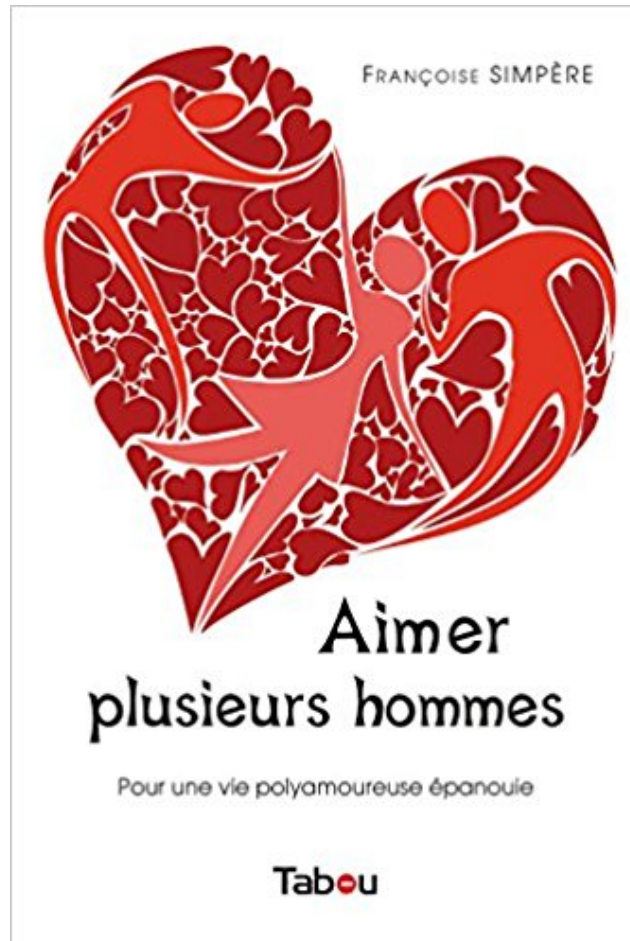
Souvent, je dis que ma confiance - la confiance en général - c'est mon harmonie : ce n'est pas l'autre, elle est en moi.

Et ce que tu vas trouver à l'intérieur de toi, au fond de tes entrailles, c'est ça : ce qui va te permettre d'exister toi, à côté de l'autre, si bien que quoi qu'il t'arrive, quoi que la vie va te proposer comme épreuves, toujours tu vas réussir à être heureuse à un moment donné.



ISA : Bon. D'accord. La grande déesse, elle est en moi, donc.

PATRICIA : Oui. Elle est en toi, tu la cherches, et tu l'as déjà.



COMÉDIEN·NE·S

Isa	Isabelle Broué
Gaël	Mathieu Bisson
Philippe	Philippe Rebbot
Agathe	Agathe Dronne
Laurent	Laurent Lederer
L'ex	Bruno Slagmulder
Anne Benoît	L'avocate
La mère	Anne Kreis
Le chef op'	Olivier Augrond
Marianne	Marianne Jamet
Ophélie	Ophélie Koering
L'ingé-son	Benjamin Guyot

ET DANS LEUR PROPRE RÔLE

Françoise Simpère	Autrice du <i>Guide des Amours plurielles</i>
Noël Véry	Steadycamer
Caroline Broué	Productrice à France-Culture
Yann Kerninon	Auteur de <i>Vers une libération amoureuse</i>

FICHE TECHNIQUE

MUSIQUE

Loïc Prot
Quentin Sirjacq

MONTAGE

Sonia Bogdanovsky

IMAGE

Isabelle Razavet
Olivier Dessalles
Christophe Colonel
Raphaël Vandenbussche
Justine Bourgade
Julie Grünebaum
Jordane Chouzenoux

PRISE DE SON

Laurent Benaïm
Virgile Van Ginneken
Vincent Lefèbvre
Nicolas Paturle
Xavier Piroëlle
Guillaume Valeix
Pierre Bomp
Yves-Marie Omnès
Thomas Tymen

PERCHE

Renaud Triboulet
Stéphane Le Dall
Stéphane Vizet

SCRIPTES

Solène Belleux
Julia Colin
Marion Bernard

CASTING

Stéphane Gaillard

MONTAGE-SON

Rym Debbarh-Mounir

MIXAGE

Mélissa Petitjean
Assistée de Clément Laforce

ÉTALONNAGE

Isabelle Laclau

FINITIONS NUMÉRIQUES

Sylvain Bérard

AUDIO-DESCRIPTION

Marie Gaumy (écrite et interprétée)
Aiko Foulon (enregistrée et mixée)

MONTAGE BANDE-ANNONCE

Jean-Marc Peyrefitte